

Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, ***Signé Fornax.***

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, ***Spymaster vs Blackspider.***

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

UN BATTEMENT D'AILES DE PAPILLON...



AUTRES LIVRES DE NOIRCEUIL

Sandre,
Obliques, 1994.

Le Diallèle,
Sous la Cape, 2013.

Noirceuil

 Un battement
d'ailes
de papillon...

Sous la Cape

Avant-propos

L'été 2008, seul à Paris pour trois semaines, je pris contact avec une escort – j'avais sélectionné sur un site spécialisé des fiches du 11^e et du 12^e arrondissement. Je repérai une jeune trentenaire un peu ronde, dont la fiche laissait deviner qu'elle alliait culture et éducation à une grande liberté de mœurs. Je pris contact avec elle, découvris qu'elle habitait à un jet de pierre de mon appartement et me rendis, plutôt excité, à notre premier rendez-vous. Je fus surpris – elle aussi! – de reconnaître une jeune personne avec qui j'échangeais de menus propos chez la boulangère ou au Franprix, où nous nous croisions régulièrement. Passé ce moment d'étonnement réciproque, la séance se déroula merveilleusement; et «Lia» me certifia qu'elle avait pris autant de plaisir que moi à nos échanges.

Je la revis à plusieurs reprises cet été-là, et pas seulement pour des ébats tarifés. En effet, pendant le *social time*, la discussion avec Lia était aussi passionnante que les séances pouvaient être passionnées quelques minutes avant. Je lui dis que j'écrivais des ouvrages érotiques; elle m'avoua être dérangée par le démon de l'écriture et nous convînmes d'une sorte de *gentlemen agreement* où, en échange de conseils littéraires, je pourrais profiter de tarifs préférentiels. Nous nous amusâmes beaucoup: je lui fis écrire des petits textes érotiques à contrainte où elle mêlait l'impertinence à l'incongruité de

scènes qu'elle m'affirmait tirées de son expérience personnelle. Après quelques séances, elle me confia qu'elle avait entrepris la rédaction d'un Journal, à la demande du couple qui l'avait initiée au libertinage, au BDSM et à l'escorting. Ce « cahier noir » qu'elle me montra une seule fois, je ne fus pas autorisé à en lire des passages. « Trop cru, pas assez littéraire ! » se défendait-elle en riant.

En dehors des rencontres fortuites chez les commerçants du quartier, où nous continuions à échanger de courts propos sur la météo (parfois avec des sous-entendus qui nous faisaient sourire), nous nous revîmes régulièrement durant l'automne. Puis le couple – elle était mariée, et m'assurait que son mari était au courant de son activité professionnelle – déménagea, en province d'abord, à l'étranger ensuite. Je l'appris par un ami commun, architecte.

Il y a un an, je reçus un mail de « Lia », m'annonçant qu'elle venait de poster à mon intention son cahier noir et que je pouvais en faire ce que je voulais. Elle avait changé de galaxie, mais tenait à ce témoignage d'une folle période vécue intensément. Je pensai, à juste titre, qu'elle me l'adressait pour voir s'il était publiable. Aux deux tiers du cahier noir, je découvris avec surprise que Lia avait incorporé à son « journal » des personnages que j'avais inventés quatre ou cinq ans plus tôt ! Court roman, dont je lui avais confié les premiers chapitres pour connaître son avis, laissé en plan par la suite, construit sur une contrainte mathématique – la translation d'un carré naturel d'ordre trois en carré magique –, *Le Diallèle* mettait en scène huit convives ayant chacun une relation avec une mystérieuse absente, Marie, qui occupait symboliquement la case « 5 » du carré, la seule à ne pas permuter lors de la translation. Or cette Marie et une de ses amies, Li-Anne, pures inventions de ma part, devenaient dans le Journal de Lia des

collègues de travail bien réelles. J'étais extrêmement troublé. J'adressai à Lia un mail, lui demandant des éclaircissements sur ce « vol » de personnages. Elle me répondit que mon début de roman l'avait impressionnée au point qu'elle n'avait pu résister au plaisir d'associer quelques personnages aux récits souvent outrés, mais avérés, de ses expériences sexuelles. Et cela d'autant que Maître Caliban, un des propriétaires de Lia et lecteur privilégié du *Cahier noir*, homme érudit et volontiers affabulateur, n'était pas sans parenté avec un autre de mes personnages, Christian, organisateur de soirées libido et dandy nocturne.

De Maître Caliban et de son épouse Desmonia, je n'ai pu trouver trace sur le Net. Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'ils sont sortis de l'imagination de Lia : les descriptions des lieux et les scènes qui s'y déroulent sont empreintes de sincérité, et les quelques entorses à la réalité que j'aie pu relever (notamment, j'apparais dans le « Cahier noir » comme un certain Jean, habitant le 9^e arrondissement, mais nos rencontres à la boulangerie y sont mentionnées) n'enlèvent rien à la vraisemblance du récit.

Sans doute trop proche de Lia, je ne puis juger de la qualité littéraire de son Journal, mais je suis frappé à la fois par cet appétit à découvrir un monde inconnu (le sexe, dont elle n'avait jusqu'alors qu'une pratique conventionnelle à deux ou trois écarts près), une volonté très affirmée d'en explorer les territoires les plus inquiétants et une sorte de distanciation *umorale*, comme eût dit Jacques Rigaut, qui en accentue la singularité, et parfois l'« inquiétante étrangeté ».

Piqué au vif par les emprunts à « mon » roman – très peu avancé, à la vérité –, je l'achevai en quelques jours, intégrant à mon tour dans mon récit des personnages relevés dans le *Cahier noir* (notamment Dimitri, l'oligarque russe tissant sa

toile autour de Lia et de Marie). J'adressai par mail le roman achevé à Lia, qui me répondit après lecture qu'elle avait été frappée par la coïncidence d'événements de l'un et de l'autre livre, notamment des scènes qu'elle n'avait pas rapportées dans son *Cahier noir*, mais que je décrivais dans *Le Diallèle*, comme si j'en avais été un des protagonistes ou un observateur privilégié. Je fus encore plus troublé par cette irruption de la littérature dans la réalité que je l'avais été de découvrir mes créatures basculer dans le quotidien d'une escort cultivée, et sans doute mythomane.

Sur ma lancée, je proposai à Lia d'écrire un troisième livre où je raconterais une sorte de « off » de son *Cahier noir* : en effet, on y relève de nombreuses allusions à des événements extérieurs, mais non étrangers au récit principal. Ma proposition intrigua Lia. Elle me demanda du temps pour accepter. Mais lancé comme une locomotive à vapeur, je ne pus attendre. Aussi lui adressai-je, quelques jours plus tard, le début d'*Un battement d'ailes de papillon...*, roman qui commence par une simple affaire de recherche d'appartement et de placements bancaires (Desmonia, la maîtresse de Lia, est banquière privée dans le civil) et, surtout, par une erreur d'interprétation par Pierre, le mari de C. (Lia) : lors d'un séjour dans un gîte des Hautes-Alpes, celui-ci avait découvert le maillot de bain de C. accroché au garde-corps du jacuzzi où C. barbotait en compagnie des propriétaires du lieu. Pierre, imaginant sa femme se livrant à un trio amoureux et torride, avait quitté le gîte le lendemain, rentrant précipitamment à Paris, rencontrant leur banquière commune, signant avec elle un contrat à risques, et profitant des avances de la belle Desmonia pour découvrir en sa compagnie les nuits chaudes de la capitale. Tout y était vraisemblable. De plus, mon personnage central, Pierre, mathématicien (ce qu'est effec-

tivement le mari de C./Lia), allait évoluer dans un roman à structure chaotique – par une erreur d'interprétation des conditions initiales (le maillot de bain de sa femme pendu au garde-corps du jacuzzi) –, et précipiter son couple dans une aventure dont il ne maîtriserait plus le développement (C. se transformant en soumise libertine, puis en escort de haut vol; lui-même tombant amoureux d'une créature intermédiaire), ni l'issue.

C. répondit à mon envoi par retour. Elle était à la fois enthousiaste de mes premiers chapitres et terrifiée par mon «ubiquité»: à part certains lieux, des noms de personnages et quelques événements très éloignés de la réalité, l'ensemble collait avec une précision diabolique à sa propre vie. Je lui répondis que je n'avais fait qu'extrapoler, à partir de données fractionnaires ou incomplètes du *Cahier noir*, pour tisser le fil de mon histoire.

Les trois textes constituent une sorte de trilogie à correspondances (dans le sens ferroviaire du terme):

– *Le Cahier noir* de Lia, que j'ai transcrit scrupuleusement, gommant (avec son accord) quelques impropriétés ou imperfections stylistiques, mais lui conservant son énigmatique pouvoir de sidération, et les effets cumulatifs, extravagants, voire nauséux, des scènes rapportées;

– *Le Diallèle*, jeu littéraire à contrainte, mais troublant par ses débordements bijeçtifs sur *Le Cahier noir*;

– *Un Battement d'ailes de papillon...*, roman presque vrai, relatant les événements évoqués en creux par *Le Cahier noir*.

La publication simultanée des trois ouvrages permet au lecteur de découvrir dans l'un les éléments qui manquent à l'autre, mais les livres sont autonomes dans leur registre spécifique.

I. Le Projet

Deux événements, heureux en apparence, venaient de bouleverser la vie plutôt pépère jusque-là de Chloé et de Pierre: Chloé avait fait un héritage inattendu et Pierre avait vendu, dans de très bonnes conditions, la start-up informatique qu'il avait créée trois ans auparavant. Ils se retrouvaient donc, lui à 36 ans elle à 32, libres de leur temps – au moins pour quelques années. Ils commencèrent par voyager, en Europe, en Amérique. Adeptes de la randonnée, ils s'offrirent de jolis treks dans les îles Lofoten et les Rocheuses canadiennes. Ils firent des rencontres agréables, des amitiés se nouèrent. Ils organisèrent des dîners, des soirées photos. Le temps passa vite.

Un matin, Pierre – qui préparait ordinairement le petit déjeuner – resta au lit. Chloé s'inquiéta:

– Tu n'es pas malade?

– Non, je viens d'avoir une idée! s'exclama-t-il.

Il se leva d'un bond, faisant couiner le matelas à eau, et embrassa fougueusement Chloé.

– Sommes-nous heureux?

Chloé fit semblant de réfléchir.

– Eh bien, si j'en crois un récent sondage, il semble que nous fassions partie des 5 % de la population française qui s'estime heureuse sans restriction.

– Sans restriction? En es-tu sûre?

– Là, tu m'inquiètes! fit Chloé, faussement alarmée.

– D'après les mêmes statistiques, 57 % des Français sont propriétaires de leur résidence principale, et cela contribue à une part importante de leur bonheur.

Chloé le regarda, surprise :

– Mais tu as toujours dit que le statut de locataire était le meilleur que l'on puisse rêver! Selon toi, il s'agit d'une rétribution pour un service qui te libère des contraintes de la propriété foncière: taxe, entretien, variation de la cote immobilière. Tu répètes à longueur de journée que tu ne veux pas te mettre une coquille sur le dos, être libre de quitter cet appartement – où nous vivons depuis huit ans d'ailleurs! –, cette ville, que tu adores...

Chloé et Pierre habitaient à Paris un bel appartement sur le faubourg Saint-Antoine, que leur louait un architecte qui avait su tirer parti de deux studios dont il avait enlevé la cloison séparatrice.

Pierre la coupa :

– Je sais, je sais tout cela. Mais c'était *avant*...

– Avant quoi? demanda malicieusement Chloé qui, elle, se voyait très bien en propriétaire de pierres et de Pierre.

– Eh bien, avant notre changement de statut financier. Nous avons désormais un patrimoine important et il est conseillé de diversifier ses avoirs. Pour l'instant, c'est la charmante Madame Dumont, notre banquière, qui s'occupe de tout cela et la diversification dans la pierre ne fait pas partie de ses priorités.

– Tu penses donc qu'il serait temps...

– ... de devenir propriétaires, oui!

Chloé sauta au cou de son mari. Elle-même avait beaucoup réfléchi à la question. Et, connaissant les positions de principe de Pierre, n'avait pas osé aborder le sujet.

Après un petit déjeuner hâtif, ils se précipitèrent vers les vitrines des agences immobilières. C'était le printemps, Paris semblait une ville neuve. Quand ils levaient la tête, les immeubles haussmanniens et les anciens ateliers du faubourg prenaient des airs de décor pour film sentimental.

«Appartement idéal pour jeune ménage. 44 m². Trois pièces. À rafraîchir. 400 k€.»

Ils se familiarisèrent avec la syntaxe et le vocabulaire si poétiques des agents immobiliers. «Idéal pour jeunes» signifiait : bas dans la gamme, mais haut dans les étages – sans ascenseur ; 44 m² comprenaient les toilettes et le débarras infâme sur le palier. «À rafraîchir» : Tout à refaire.

Ils s'effarèrent des prix. Du moins Pierre, qui n'avait jamais envisagé de «diversification» de ses avoirs jusqu'à ce matin-là. Chloé, mieux au fait de la spéculation immobilière, poussait de petits soupirs d'exaspération à chaque visite, autant pour la mufferie des bonimenteurs immobiliers que de la candeur un peu trop naïve de Pierre, qui s'étonnait.

– Enfin, c'est insensé ! Nous louons 1 500 euros (ce n'est pas donné, je te l'accorde) un appartement de 62 m², que nous trouvons idéal. Nous n'allons pas déménager dans un taudis, sous prétexte qu'il sera à nous.

Après cette première journée au front, le couple se replia sur ses bases. On y fit des calculs d'artillerie, des plans de bataille et on chiffrà le potentiel d'investissement. Il apparut vite qu'à moins de s'expatrier dans une banlieue indéterminée, ils ne pourraient devenir propriétaires d'un appartement sensiblement identique au leur, sauf à y consacrer une part si importante de leur récent patrimoine qu'ils devraient reprendre l'un et l'autre une activité laborieuse – ce qui n'était pas encore au programme. Pierre souhaitait en effet prolonger la pause bienvenue (après neuf ans de création de sociétés dont seule

la dernière avait été profitable) par une période de réflexion sur une autre diversification patrimoniale : la création d'une nouvelle entreprise ; quant à Chloé, qui avait exercé pendant dix ans la comptabilité dans une société d'import-export, elle se voyait bien en associée-gérante de la future start-up de son inventif mari.

L'un et l'autre ne voulaient donc pas reprendre le collier immédiatement. Ils avaient pris goût aux voyages, la nature les attirait – la montagne surtout, où ils séjournaient volontiers l'été comme l'hiver.

– Si on en parlait à Jean-Serge ?

Jean-Serge était l'architecte qui leur louait l'appartement. Ce joyeux célibataire était devenu, au fil des années, un ami sincère de ses deux locataires, irréprochables à tous égards. Un dîner fut organisé, auxquels furent conviés également Anne-Laure et Gabriel, rencontrés au Cap-Vert lors d'un trek Atalante, qui avaient déjà vendu et acheté plusieurs appartements, toujours au meilleur moment et au meilleur endroit.

Le dîner fut très amical. Anne-Laure et Gabriel, que l'on pourrait qualifier de pros de l'investissement immobilier, s'apprêtaient à revendre un 90 m² près de la rue Mouffetard pour acheter un 120 m² dans le XX^e, l'arrondissement « qui montait », comme le disait en souriant Anne-Laure. Un délice de loft accroché au Télégraphe.

– Et dire qu'on a commencé par un studio de 13 m² à Montmartre, s'émerveillait Gabriel, avec l'eau et les toilettes sur le palier !

Jean-Serge, tout en admettant qu'il regretterait d'aussi rares locataires, encouragea Chloé et Pierre à franchir le pas.

– C'est le bon moment pour vous. La trentaine entrepreneur, un patrimoine disponible et des envies de changement de vie. On ne pourrait rêver plus propice !

Gabriel et Anne-Laure les incitèrent à migrer vers le XX^e. Pas question, trancha Chloé : le XI^e, voire le XII^e, sinon rien. Ils aimaient leur quartier. Le marché d'Aligre tous les matins. Les petits restos de la rue de Cotte. L'Iris noir, le libraire de la rue Trousseau.

– Ça y est, rigola Jean-Serge, vous êtes atteints du syndrome parisien : « Mon village, sinon rien ! »

Le reste de la soirée fut consacré à un débat animé sur les « droitistes » (ceux de la rive droite de la Seine, qui se déplacent en évitant de franchir le moindre pont) et les « gauchistes » (les autres, qui procèdent de même pour éviter de poser un pied sur la rive droite). Jean-Serge était un « gauchiste » convaincu, et il fallait toute l'amitié qu'il portait à ses locataires pour accepter d'aller si loin en terre étrangère. Il avait hérité d'une vieille tante les deux studios qu'il avait rassemblés et, pour rien au monde, il ne voudrait y habiter – bien que l'appartement fût plus vaste et mieux orienté que celui qu'il occupait rue Galande. Anne-Laure et Gabriel s'apprétaient à trahir la rive gauche mais, nomades dans l'âme, ils n'éprouvaient aucunement ce curieux phénomène de latéralisation urbaine dont semblent souffrir bien des Parisiens. Mais, « droitistes » ou « gauchistes », tous étaient unanimes pour condamner les espaces indéfinis qui cernaient la capitale : passé le périph', c'était *no man's land*.

Ce fut Jean-Serge qui lança, en manière de boutade :

– Et pourquoi ne vous installeriez-vous pas dans les Alpes ? Si j'ai bien compris votre projet de nouvelle société, même s'il est encore balbutiant, vous n'avez pas de contrainte de lieu ?

Anne-Laure et Gabriel se récrièrent. Urbains totaux, à part leur trek annuel qu'ils vivaient un peu comme une perversion, ils ne pouvaient pas même imaginer que l'on puisse vivre ailleurs qu'à Paris : la province comme ses habitants consti-

tuaiet une sorte de décor aimable piqueté de personnages pittoresques. Quant à la montagne, s'ils en appréciaient une fois par an la solitude désertique, c'était pour mieux raffermir leur horreur spontanée de la nature et de ses occupants. Jean-Serge était plus nuancé dans ses sentiments. Parisien depuis l'âge de quinze ans, quand il avait suivi un père fonctionnaire appelé au ministère de l'Aménagement du Territoire, il était resté à la capitale pour suivre ses études d'architecture et, finalement, y travailler au sein d'un cabinet ayant pignon sur rue (c'est le moins, pour des architectes!). Mais il convenait volontiers se ressourcer dans sa ville natale angevine, où il conservait de nombreux amis. «Et la Loire, précisait-il en manière convenue, est un fleuve *réellement* royal.» Aussi sa proposition «alpine» ne correspondait ni à ses goûts propres ni à un syndrome montagnard, qui atteint parfois les gens des plaines – comme la tentation planéaire peut obséder certains Genevois. Non, c'était dit en toute spontanéité, pour le plus grand profit de ses amis.

– Et pour la somme envisagée, au lieu d'un type 3 parisien de 60 m² rue des Abbesses, vous pourriez disposer d'un chalet de 150 à 200 m²! De quoi héberger votre activité professionnelle, vos amis et, pourquoi pas, créer un gîte ou une chambre d'hôtes.

Gabriel et Anne-Laure hochèrent la tête, atterrés. «Chalet», «gîte» avaient pour eux la même résonance que «lupanar» ou «bordel» pour une couvée de jeunes carmélites.

– Vous ne pouvez pas faire ça! gémissaient-ils ensemble.

Leur désarroi était si sincère que Chloé et Pierre éclatèrent de rire.

– Rassurez-vous, nous n'en sommes pas là! Et quand bien même il nous prendrait la fantaisie de nous installer dans les Alpes, nous conserverions certainement un pied-à-terre parisien.

Le lendemain, ce fut Chloé qui se réveilla la première. Le soleil perçait les rideaux et appelait à une journée de randonnée immobilière.

« Spacieux rez-de-chaussée. Espace commercial réhabilité. Très clair. » Traduction : une ancienne boulangerie hâtivement reconvertie en T2, donnant sur une cour arrière lépreuse avec un soupirail par où devait filtrer, les beaux jours, un rai éphémère.

« Nation. Tous commerces. Potentiel énorme. » Ça, pour les commerces, l'annonce n'avait pas menti. Cet ancien local de stockage était en effet coincé entre une supérette chinoise aux parfums exotiques, un Franprix et un magasin de bricolage. Le potentiel, lui, s'avéra riquiqui.

« Ledru-Rollin. Immeuble de pierre. Sixième étage. Vue dégagée. » L'annonce ne précisait pas qu'il n'y avait pas d'ascenseur et que le sixième et dernier étage devait bénéficier d'une vue dégagée à condition d'en retirer la toiture.

Jour après jour, le couple heureux de futurs propriétaires, Monsieur et Madame Cinquante-sept-pour-cent comme ils s'appelaient par autodérision, perdait de son enthousiasme. Mais ils avaient appris à lire entre les lignes, à éviter les agences tout-venant, à repérer les quartiers attractifs. Seulement, chaque fois que le coup de cœur était au rendez-vous, la raison leur faisait décliner l'offre, toujours au-delà de leur quotient de diversification patrimoniale. Bien sûr, avec un emprunt, ils pouvaient franchir le seuil du haut de gamme – par le bas, néanmoins. Et qui dit emprunt dit activité régulière, et il n'en était pour l'instant pas question.

Un second dîner fut organisé, mais sans Anne-Laure ni Gabriel. Jean-Serge apporta une bouteille de layon, élaboré par un ami de jeunesse à Rablay.

– À Angers, vous trouveriez sans problème une maison avec jardin... C'est une ville agréable, la verdure y déborde, les gens sont accueillants. L'offre culturelle y est diversifiée et le tissu économique local dynamique.

– Tu parles comme un prospectus, là! rigola Chloé.

Jean-Serge sourit.

– Un peu, c'est vrai. Mais j'aime vraiment ma ville. Et pour vous qui appréciez la montagne, les coteaux du Layon ce n'est déjà pas si mal.

Il brandit sa bouteille comme un trophée. Et versa le nectar ambré (autre cliché) dans les verres.

– Si je vous parle d'Angers, ce n'est pas sans arrière-pensée. Notre cabinet a remporté là-bas un concours pour une Maison de l'Innovation. C'est un projet ambitieux, sans doute trop pour la taille de la ville, mais on peut difficilement raisonner des élus: dès qu'une cité voisine se lance dans un chantier pharaonique, il faut qu'ils aient le leur...

Il baissa le nez.

– Et c'est ce qui nous fait vivre, nous autres archis, la commande publique. Parce que, côté privé... Bien sûr, on rêve tous de construire la maison idéale, pas celle du facteur Cheval mais une œuvre qui laisse une trace tangible de notre talent... Dans le cadre d'un marché public, les contraintes sont tellement fortes qu'il est difficile de s'exprimer pleinement. Bref, sans m'y installer complètement, je vais passer deux ou trois ans dans ma ville natale et je m'en réjouis d'avance.

– Et cette «arrière-pensée» que tu évoquais, demanda Pierre.

– Lors d'un de mes derniers séjours, j'ai repéré un terrain idéalement situé, en périphérie du centre-ville, dans un quartier agréable, près d'une ancienne caserne récemment transformée en zone résidentielle. Le site n'est pas simple, car

adossé à un ressaut de schiste ardoisier, mais sa configuration même rend le pari architectural stimulant !

Chloé le regarda, stupéfaite.

– Ce que tu proposes, c'est de nous construire une maison !

– Euh... C'est une idée comme ça, qui m'a traversé la tête.

Pour un budget sensiblement équivalent à un type 3 parisien.

– Je ne doute pas de tes compétences ni de ton talent, intervint Pierre. Mais Angers, qu'irions-nous y faire ?

– Encore une fois, c'est une idée en l'air. Certes, j'ai envie de construire « ma » maison, de réaliser mon œuvre, et j'ai fantasmé sur vous, mes chers amis, que je risque de perdre en tant que locataires et que je rêverais d'avoir pour clients.

Jean-Serge était devenu rouge. Il se leva en hâte, prétextant un rendez-vous matinal le lendemain et quitta ses hôtes après un bref au-revoir.

Après son départ, Chloé et Pierre ne parlèrent pas de l'étrange proposition de l'architecte : construire une maison, pour eux, mais dans une ville inconnue qui, a priori, ne présentait pas d'attrait particulier pour qui n'en était pas originaire. Ils évoquèrent les croquis que Jean-Serge leur montrait de temps à autre, soit qu'il s'agît de projets personnels le plus souvent, soit qu'un client privé s'adressât au cabinet dans le but de faire construire. Malheureusement pour lui, aucun n'avait pu aboutir, même si l'un avait obtenu un prix d'architecture et un autre utilisé, en partie et anonymement, par le cabinet dans le cadre d'un ensemble plus vaste. Jean-Serge, très certainement frustré, avait-il fixé sur le couple toutes ses aspirations à une reconnaissance publique ?

L'été s'annonçait sec et ensoleillé. Chloé et Pierre décidèrent de quitter Paris pour le Briançonnais, où l'un de leurs amis,

qui se prénommaient également Pierre, et sa femme venaient d'ouvrir un gîte sur les hauteurs de la Durance. Ariane et Pierre les avaient informés qu'un voisin désirait séparer sa grande maison pour en vendre une partie déjà transformée en appartement indépendant. Un pied-à-terre idéal, précisaient-ils, enthousiastes.

Ils arrivèrent le 20 juillet à la gare de Mont-Dauphin, où Pierre vint les chercher. Quelques kilomètres séparaient la gare du chalet; par une route sinueuse et parfois vertigineuse, ils parvinrent à un nid d'aigle en balcon, à cinq cents mètres au-dessus de la Durance; en fond d'écran, comme aimait à le dire le Pierre haut-alpin, les principaux sommets du Queyras voisin étalaient leurs pentes dénudées et, pour les plus hautes cimes, encore enneigées. Chloé et Pierre furent séduits tout de suite par l'endroit – et par la construction neuve qui abritait l'appartement et le gîte de leurs amis.

– Vous nous aviez caché cette merveille! s'enthousiasma Chloé, en embrassant Ariane qu'elle n'avait pas vue depuis deux ans au moins.

– Ç'a été toute une aventure, répondit son hôtesse.

– Un parcours du combattant, précisa Pierre. Mais laissez vos bagages dans la chambre d'amis. Nous allons vous faire visiter les lieux.

La chambre, dans les tons vert Véronèse, était spacieuse et ouvrait sur une grande terrasse, plein sud. Les vacanciers furent ensuite conviés dans la pièce commune dont les baies vitrées semblaient précipiter la demeure dans le paysage au point que l'observateur ne pût savoir où se situe la frontière entre le monde extérieur et l'intérieur. Chaque pièce qu'ils visitèrent avait été conçue pour son usage et pour son occupant; les finitions étaient remarquables en tous points. Partout, des ouvertures dessinaient de véritables tableaux,

aussi variés que le cadrage qu'ils cernaient du paysage alentour.

L'été battait son plein et, pourtant, les pièces étaient fraîches et agréables. La terrasse servait à la fois aux repas des occupants du gîte, quand il y en avait, et favorisait, par une conception en niveaux, l'isolement pour le bain de soleil ou les discussions amicales. Au rez-de-jardin, Ariane avait aménagé son bureau, en prise directe avec la nature pour laquelle elle éprouvait une véritable passion fusionnelle, tandis que Pierre avait installé le sien en mezzanine de la grande pièce; par des fenêtres en meurtrière, il disposait d'une vue imprenable sur la Durance.

– Ouah! c'est génial, s'exclamèrent les Parisiens.

– Cela fait un an que nous habitons ici, et on ne s'en lasse pas. Notre architecte a vraiment fait du sur-mesure pour nous.

– C'est vrai qu'il a créé une maison exceptionnelle. C'est quelqu'un d'ici?

– Non, c'est un ami parisien. Nous vous le présenterons, si vous voulez.

– Bonne idée! pouffa Chloé... Mais attention! Jean-Serge risque de nous faire une vraie scène de jalousie.

Chloé expliqua qui était Jean-Serge et l'étrange proposition qu'il leur avait faite.

– Nous n'avons aucune intention de nous enterrer dans une ville de province: Paris, ou la montagne! déclara, péremptoire, Pierre.

Pierre et Ariane, qui nourrissaient également pour la montagne une passion commune et ancienne, avaient décidé de quitter Paris pour s'installer dans ce coin perdu du Briançonnais où ils avaient acheté dix ans auparavant un petit chalet, désormais relié à la nouvelle construction par un sas et utilisé comme gîte. Au fil de leurs séjours, et au gré des

saisons, ils avaient de moins en moins supporté l'hiatus entre la grande ville tourbillonnante, stressante, et la vie paisible de la montagne. Pendant le repas du soir, Pierre et Chloé leur firent part de leur nouveau statut financier, qui leur permettrait non seulement d'acquérir un pied-à-terre mais également de se fixer quelque part...

– Et pourquoi pas ici? dit Pierre.

– Pourquoi pas, en effet, répondit l'autre Pierre en riant. Mais nous sommes tout de même très urbains, tu sais. Je ne nous vois pas vivre à cent pour cent dans un lieu isolé.

– Surtout que l'hiver, enchaîna Chloé, vous devez avoir de la neige? La route n'est pas coupée?

– La commune est vigilante et l'employé très efficace! dit Ariane. C'est rare quand nous restons bloqués plus d'une journée; et avec des équipements adaptés, la circulation en voiture...

– Tu oublies, la coupa Pierre en riant, que nos amis parisiens, si je me souviens bien, n'ont pas leur permis – ni l'un ni l'autre.

– Ah... évidemment, c'est rédhibitoire pour une installation ici, sourit Ariane. Sauf à vivre en autarcie, ou à compter sur les voisins, tous très serviables, pour vos déplacements.

– Ce qui n'est pas un handicap insurmontable pour un pied-à-terre: il y aura toujours quelqu'un prêt à descendre à Mont-Dauphin pour aller vous chercher.

Pierre et Ariane, durant leur vie parisienne, avaient connu plein de gens non motorisés; la plupart de leurs amis, en fait, des CSP+, n'avaient ni voiture ni permis. Eux-mêmes n'en possédaient pas à Paris, mais ils avaient fait l'acquisition d'une Fiat Panda 4x4, qu'ils utilisaient sur place quand ils venaient dans le Briançonnais. Et ils avaient eu la prudence de passer leur permis jeunes. Tandis que la discussion embrayait sur

l'automobile et ses mythes, son fétichisme masculin et ses troubles rapports à l'inconscient collectif, le soleil se couchait sur le Queyras, nimbant de rose les hauts sommets qui accrochaient les derniers rayons du jour.

– On dirait l'Atlas marocain ! s'exclama Chloé, qui avait fait un trek avec Zig-Zag, une agence de voyages éthique, dans la vallée des Aït Bouguemez, mais sans Pierre, à l'époque à fond dans le développement de sa start-up. C'est là qu'elle avait rencontré Ariane et l'autre Pierre et s'était liée d'amitié avec eux. Pierre avait été victime du mal des montagnes au sommet du M'Goun, qui s'était providentiellement calmé grâce aux granulés de coca de Chloé. « Je suis malade dès que je franchis 4 100, avait-il avoué au guide. Je pensais qu'à 4 070, je tiendrais le coup ! » Dans la descente, ils firent plus ample connaissance et découvrirent, surtout les filles, qu'ils partageaient bien des choses.

– Oui, c'est vrai... Cela donne envie d'y retourner, n'est-ce pas ?

Chloé lança un clin d'œil complice à Ariane. Pierre, le Parisien, s'était demandé au retour de Chloé si une idylle brève et discrète ne s'était pas nouée entre l'autre Pierre et sa compagne, voire entre les deux femmes et peut-être entre les trois trekkeurs, isolés dans le Haut-Atlas marocain et partageant la même tente. Bien que Chloé se mît à rougir merveilleusement lors de ses discrets sondages, il ne parvint jamais à savoir et cette configuration amoureuse était demeurée comme un ciel de lit dans une chambre aux murs flous : un tableau à la fois cru et estompé où les corps de sa femme et de ses deux amants potentiels se mêlaient en un délicieux et douloureux réseau de chair, qui alimentait toujours ses rêveries les plus torrides.

– Hum... Mais ici, pas de nuit sous la tente ni de mulets

pour porter les bagages. Si vous voulez randonner, c'est charge comprise, sourit le Pierre haut-alpin.

À la nuit tombée, Pierre et Chloé invitèrent leurs amis parisiens à partager un bain de minuit dans le spa qui dominait le potager. Pierre le Parisien essaya de surprendre à la lueur incertaine des LED aux couleurs changeantes qui tapissaient le fond du spa, quelques furtives caresses échangées à la faveur des bulles... Mais le bouillonnement relaxant eut raison de ses soupçons; il ferma les yeux et se laissa aller aux bienfaits de l'hydro-massage.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Pierre et Chloé reprirent la discussion sur leurs projets immobiliers aussi multiples qu'incertains: un pied-à-terre dans ce quasi-paradis avait de quoi séduire les plus réticents, mais sans voiture, que faire? Et si loin de Paris. Par ailleurs, il était inenvisageable pour eux d'acquérir en même temps un pied-à-terre et un logement principal: il leur faudrait rester locataires, ce qui en soit ne posait pas de problème, sauf à modifier l'objectif de diversification patrimoniale.

Pierre les emmena chez son voisin, un homme charmant, qui avait longtemps vécu en Afrique et passait une partie de l'année dans les Hautes-Alpes, le reste du temps à Paris. Il venait de finir d'aménager la partie de sa maison dont il souhaitait se séparer: le logement qu'il leur fit visiter avait de nombreux atouts pour une résidence secondaire. Quand il apprit que les amis de Pierre et Chloé ne conduisaient pas, il partit d'un grand rire franc:

– Ce n'est vraiment pas un inconvénient. Ici, vous trouverez toujours quelqu'un qui a besoin de descendre. Moi-même, je me rends presque chaque jour chez Lacour, le bistro près de la gare, boire mon café et acheter le journal!

De retour au gîte, Pierre et Chloé discutèrent entre eux : ils étaient séduits par l'endroit, le sympathique voisin, le hameau, cinq cents mètres plus haut, dont les habitants au dire de tous constituaient une microsociété solidaire. Chloé insista (trop?) sur la proximité amicale de Pierre et Ariane, et Pierre fut repris par ses démons intimes. Il tenta de se faire l'avocat du diable : l'isolement, l'éloignement de Paris, la lassitude bien connue des urbains pour les paysages ruraux, si magnifiques qu'ils soient, et leur difficile acclimatation à la vie rude de la montagne.

– Je ne te comprends pas, s'insurgea Chloé. N'est-ce pas toi qui as parlé le premier de devenir propriétaire.

– C'est vrai mais, finalement, est-ce une bonne idée? La liberté, c'est d'aller où l'on veut. Nous pouvons revenir ici, j'en suis certain (et il lui glissa un regard scrutateur), mais aussi séjourner à Chamonix, que nous aimons; à La Bélarde, voire dans les Pyrénées, le Haut-Atlas, les Rocheuses. Les montagnes du monde sont infinies et toutes séduisantes!

– Et la diversification patrimoniale? s'enquit, mutine, Chloé.

– Justement, avant notre départ, Madame Dumont m'a contacté pour prendre rendez-vous. Elle a, paraît-il, des propositions intéressantes à nous faire.

Les banquiers ont des antennes sensibles aux migrations financières et Madame Dumont, soit qu'elle eût eu vent des projets immobiliers de ses deux clients VIP, soit qu'elle voulût les sonder sur le marché prometteur de l'immobilier d'entreprise, avait laissé entendre à Pierre que les taux actuels pouvaient permettre, en investissant dans des produits dynamiques d'un côté et en empruntant de l'autre à des taux exceptionnellement bas pour l'immobilier, de gagner sur le diffé-

rentiel des sommes non négligeables et en grande partie non imposables.

C'était avant la crise, qui fit émerger au grand jour les noms réels de ces produits financiers exotiques qui allaient entraîner l'économie réelle – comme disent les experts – dans les abîmes de la déconfiture. « Placement dynamique », dans le jargon des financiers, aussi poétique que celui des agences immobilières, signifiait en réalité « placement à risque ». « Produit structuré » équivalait à *trash bond* – les Anglo-Saxons ayant tôt utilisé ce sobriquet méprisant, équivalent de « placement pourri ». Mais, à cette époque, Pierre et Chloé ignoraient tout des *trash bonds* et ils souhaitaient optimiser leur patrimoine, dans les limites de la légalité et d'une conduite prudente à tous égards.

Une semaine de beau temps s'annonçait. Pierre et Chloé en profitèrent pour gravir la tête de Vautisse, un sommet facile constituant un belvédère saisissant sur l'arc alpin : on y découvrait, outre les cimes proches du massif des Écrins, le mont Blanc, le Cervin, le mont Rose, le Grand Paradis, une prestigieuse cohorte de 4 000, sur lesquels l'autre Pierre avait dû souvent ressentir son mal des montagnes – pensa, avec une certaine satisfaction le Pierre de Chloé. Puis ils firent d'autres randonnées dans ce val caché du Tramouillon, quasi inconnu des promeneurs. Revenus au chalet, après une douche, ils se rendaient au spa où les rejoignaient parfois Pierre et Ariane. Un soir, au retour d'une invitation à dîner chez Simon, le voisin si aimable, Pierre prétextait sa fatigue pour ne pas se joindre aux trois autres. Chloé quitta la chambre en peignoir et rejoignit le couple dans le bain bouillonnant ; Pierre attendit quelques minutes et sortit sur la terrasse, qui donnait accès par une volée de marches au spa. Il se rapprocha en douce de l'édicule, coiffé d'un gazebo aux vitres teintées. Il ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur mais écoutait de ses

deux oreilles. Comme s'ils se savaient observés, les trois amis papotaient de choses et d'autres, et Pierre s'en voulut de sa jalousie ridicule mêlée d'un trouble désir, peut-être, pour les sentiers buissonniers de l'amour multiple. Il s'apprêtait à retourner lire dans la chambre quand son regard accrocha le petit maillot deux-pièces de Chloé, posé sur la rambarde de la terrasse. Ainsi, sa femme barbotait en tenue d'Ève avec ses deux complices. Il haussa les épaules. Après tout, ils n'étaient pas prudes et il leur arrivait d'aller se baigner sur des plages naturistes, sans pour autant ressentir les ardidons du désir. Pierre regagna la chambre, plus troublé que réellement furieux. Pour être tout à fait honnête avec lui-même, il n'était pas sans reproche et avait eu quelques aventures, sans lendemain, au cours de leur vie commune. Il ne s'en était pas caché et Chloé avait semblé prendre cela avec sérénité, prête de son côté à se livrer aux pires turpitudes si un homme suffisamment séduisant se présentait; ce qui, jusqu'ici, affirmait-elle, n'était jamais arrivé, aucun prétendant ne pouvant égaler le puissant Ulysse conjugal.

Au matin, Pierre prétextait un mail insistant de Madame Dumont pour écourter son séjour. Il rentra par le train de nuit. Chloé resterait une semaine de plus chez ses amis.

Lors de son rendez-vous avec Mme Dumont, une belle quadra à la poitrine opulente, Pierre se fit séducteur. Il écouta à peine les arguments de son interlocutrice et signa, sans trop réfléchir, un contrat de prêt immobilier, au taux super-avantageux de 2 %, pour la somme de 400 000 euros. Le même montant étant illico investi dans «Soprano», un produit structuré à intérêt de 9 %, sur cinq ans. Ledit produit était assorti d'une clause bizarre, sur laquelle Pierre ne s'attarda pas: en cas de chute de l'indice Eurostoxx 50 à moins de 60 % de

sa valeur au jour de la signature, la somme restituée serait celle du capital indexé sur ladite valeur de l'indice boursier. Madame Dumont insista bien sur ce point. «Il est de mon devoir de vous signaler cette clause, mais, soyez-en certain, cher Monsieur, cela n'arrivera pas.» Comme pour rassurer son client sur un événement aussi improbable, la main de Madame Dumont s'attarda plus que nécessaire sur la sienne. Pierre lui sourit :

– J'ai toute confiance en vous, Madame Dumont. Que diriez-vous de fêter cela, ce soir ou demain soir, par un petit dîner en tête-à-tête ?

Madame Dumont eut un sourire conquis et s'exclama :

– Oh ! cher Monsieur, ce serait plutôt à moi de vous inviter !

– N'y pensez pas, chère Madame, c'est totalement exclu. Vous me faites profiter de vos bons conseils et, de plus, je vous trouve éminemment sympathique.

Chacun des participants à ce dialogue fleuri pouvait traduire sans difficulté la pensée de l'autre : «Plutôt beau garçon, et apparemment célibataire intermittent. L'occasion de lier le plaisir et les affaires est trop rare. Monsieur Dumont est à Saint-Brévin, dans son assommante famille. Profitons donc de l'air du temps !» «Ah ! pourquoi se gêner ? Pendant que Chloé prend des bains de minuit avec des trekkers érotomanes, je vais me faire une banquière haut de gamme aux produits dynamiques autant qu'appétissants.» (Il zeyeutait avec insistance les rondeurs en devanture de la belle banquière.)